

marie claire

Edition CÔTE D'AZUR

Reportage

À Marseille,
les délogés
s'inventent une
nouvelle vie

Guide

Valbonne fête
ses 500 ans

NUMÉRO SPÉCIAL

LA CORSE AU CŒUR

SÉLECTION
DE LA CRÉATION
INSULAIRE

LA BEAUTÉ
MADE IN
CORSICA

DES TABLES,
DU VIN, LE GOÛT
DE L'ÎLE



À L'HÔTEL DES DÉLOGÉS

Depuis le drame de la rue d'Aubagne, en novembre, Marseille vit au rythme des évacuations et des arrêtés de péril. Odette, Sharon, Élise et Dalila font partie des quelque 3 000 personnes qui ont dû quitter leur logement dans l'urgence. Relogées temporairement à l'hôtel, elles y ont créé des liens qui les aident à rester debout. Et qui pourraient même, à terme, changer leur vie.

Par Nina Hubinet, portraits Sharon Tulloch



Devant les jus de fruits, yaourts et croissants du buffet, Odette et Ahmed font la queue avec leurs plateaux. Derrière eux, un groupe de lycéens belges, tout excités, s'enthousiasment sur le programme du jour : « On va prendre le bateau aujourd'hui ! », avant de s'attabler dans la salle aux murs gris et vert pomme, où une chaîne d'infos en continu diffuse un bruit de fond. Odette, 70 ans, et Ahmed, 50 ans, affichent une mine plutôt lasse. Eux ne font pas de tourisme : ils vivent à l'hôtel Ibis Budget du boulevard Sakakini, dans des chambres de 13 m² depuis plusieurs mois. Ils ont atterri là parce que leurs immeubles, rue Jean Roque et boulevard Baille, ont été frappés par un arrêté de péril, comme plus de 400 autres bâtiments de Marseille, évacués après les effondrements de la rue d'Aubagne, dans lesquels huit personnes ont perdu la vie le 5 novembre dernier. Le drame a révélé l'ampleur du problème de l'habitat dégradé ou insalubre à Marseille, où plus de 40 000 logements sont considérées comme « indignes ». Depuis novembre, ce sont 3 000 personnes qui ont ainsi dû plier bagage en urgence, pour être relogées « temporairement » à l'hôtel, où certains, célibataires ou familles, ont vécu plusieurs mois. Quelque 300

délogés y étaient d'ailleurs toujours début juin... Une situation catastrophique dont les responsabilités sont multiples. Si celle des marchands de sommeil ne fait pas de doute, celle des autorités publiques est aussi mise en cause. Le rapport de l'inspecteur général de l'équipement Christian Nicol pointait déjà, en 2015, l'action très insuffisante de la municipalité pour lutter contre l'habitat indigne. Et une enquête a été ouverte le jour même des effondrements pour « homicides involontaires ».

Ahmed, lui, est un miraculé. Alors qu'il était dans sa cuisine, le plafond lui est littéralement tombé sur la tête, perforant son poumon. « Quand le monsieur de l'agence est arrivé, il croyait que j'étais mort. » Il a ensuite passé deux mois à la Timone pour se remettre sur pieds, avant d'être relogé temporairement dans cet hôtel tout proche de l'hôpital. Depuis qu'ils se sont trouvés là, échoués entre choc et détresse, Odette, cheveux gris et silhouette ronde, et Ahmed, traits émaciés, ne se quittent plus. « Sans lui, je ne sais pas ce que j'aurais fait », dit simplement Odette.

Les touristes belges sont partis visiter le château d'If, le gérant de l'hôtel a éteint la télé, et Odette et Ahmed boivent un dernier café, le regard dans le vague. Un sourire éclaire tout à coup le visage fatigué d'Ahmed : Sharon, elle aussi délogée, vient d'arriver dans la salle du petit déjeuner. « Ah Sharon ! Elle est toujours de bonne humeur ! », commente Ahmed. Cheveux très courts et yeux rieurs derrière ses lunettes rondes, la quinquagénaire est en effet ce que l'on appelle une personne rayonnante, capable de mettre en joie le plus sombre des taciturnes. « Helloo ! Comment ça va ce matin ? » leur lance-t-elle avec un charmant accent british. Le petit groupe échange les dernières nouvelles sur ses démarches pour trouver un nouveau logement. Tout en évoquant leurs multiples galères, ils parviennent à se faire rire mutuellement. De l'extérieur, on pourrait presque croire à des amis en vacances.

Onde de choc

Anglaise d'origine jamaïcaine – d'où sa peau noire, Sharon est arrivée à Marseille il y a plus de trente ans et y a élevé ses deux enfants, aujourd'hui adultes. Illustratrice de son état, elle évolue dans les milieux artistiques marseillais et n'aurait probablement

jamais partagé un repas avec Odette, femme de ménage à la retraite et Ahmed, ancien conducteur d'engins au parcours de vie chaotique, si des fissures n'étaient pas apparues sur les murs de son petit immeuble de la Belle-de-Mai. « *Quelques jours après le 5 novembre, lorsque ma voisine m'a montré les fissures qui s'élargissaient dans son salon, j'ai pensé tout à coup : et si ça m'arrivait à moi ? Qu'est-ce que je ferais ? Ça me semblait à la fois surréaliste et pas totalement impossible* », se remémore Sharon. Après le drame de la rue d'Aubagne, les services municipaux, comme pris de panique, ont en effet prononcé des dizaines d'arrêtés de péril, dans quasiment tous les quartiers de Marseille, même si le centre-ville de Marseille reste l'épicentre de ce séisme. Et parmi les évacués, il n'y a pas que des Marseillais précaires, proies habituelles des marchands de sommeil. Il y a aussi des personnes issues des classes moyennes, instituteurs, chercheurs, artistes, qui, comme Sharon, occupaient un joli petit appartement, chaleureux et bien décoré. Des gens qui n'auraient jamais imaginé que des pompiers leur disent un jour : « *Votre immeuble risque de s'effondrer, vous avez deux heures pour sortir quelques affaires et quitter les lieux* ».

Une onde de choc : c'est ainsi que plusieurs délogés décrivent le délogement. Ses secousses se ressentent sur le plan personnel, puisqu'on se retrouve tout à coup arraché à son chez-soi, socle de l'équilibre psychique pour la majorité d'entre nous. Mais aussi changé dans ses relations aux autres : « *Je croisais des gens de milieux très populaires dans mon quartier mais je ne les rencontrais pas vraiment. Là, j'ai l'impression d'avoir été propulsée dans le monde !* ».

Pour encaisser le choc, Sharon a tenu un journal de bord, postant tous les deux ou trois jours sur Facebook un texte sensible, récit d'un moment de sa vie à l'hôtel. La dessinatrice y parle notamment d'une certaine Madame D., qui a occupé la chambre en face de la sienne pendant plusieurs semaines. Franco-algérienne, quinquagénaire elle aussi, Dalila est voilée, a le verbe haut et n'est pas du genre à se laisser marcher sur les pieds. « *J'ai tout de suite aimé son humour, son énergie. Et puis on a passé quelques soirées à se raconter nos vies, nos ex-maris, nos enfants. Cette femme truculente, ouverte d'esprit, deux fois*

divorcée, j'avoue qu'elle ne correspondait pas à l'idée que je me faisais d'une femme voilée ! ».

Après trois mois passés à l'hôtel, Dalila a réussi à obtenir un logement provisoire près de la rue de la République. Non sans mal. « *Un jour, je n'en pouvais plus d'attendre, alors je me suis plantée dans un bureau de la rue Beauvau (là où les délogés doivent faire leurs démarches administratives, ndlr) et je leur ai dit : je ne sors pas de là tant que vous ne m'avez pas trouvé un appartement !* » Elle jure d'ailleurs qu'elle ne retournera pas dans son immeuble de la rue de la Palud, évacué par la Ville le temps de détruire l'immeuble voisin qui menaçait de s'effondrer. « *Tout est humide, il y a plein de rats et de punaises... Je veux juste récupérer mes affaires et basta.* » Lorsqu'on la voit crier en première ligne des défilés pour soutenir la révolution algérienne, les gilets jaunes ou les délogés, on comprend que les autorités auront du mal à lui forcer la main. « *Je vais aux manifestations parce que la politique m'a toujours intéressée... Et aussi pour faire sortir ma colère* », lâche celle qui, sous sa longue robe, est toujours chaussée de baskets.

Malgré ce caractère de résistante, Dalila a, comme tous les autres, accusé le coup après plusieurs semaines passées à l'hôtel. « *Quand je restais seule, je me sentais perdue. Mais heureusement il y avait Sharon, on discutait et ça me remontait le moral.* » Le même témoignage revient dans la bouche de plusieurs délogées de l'hôtel Ibis Budget : les amitiés nouées avec leurs compagnes ou compagnons d'infortune les ont aidées à se battre, à ne pas désespérer, à aller de l'avant. À rester debout, en somme.

La solidarité autour de la table

Pourtant les liens qui se sont créés ici n'existent pas forcément dans tous les hôtels où la mairie a placé des personnes évacuées. « *Souvent les gens sont méfiants. S'ils ont des informations pour être relogés, ils ne les communiquent pas toujours à leurs voisins de chambre, parce qu'ils se sentent en concurrence pour obtenir un logement* », explique Claudette, qui habite non loin de Noailles et s'est engagée dans plusieurs actions en faveur des délogés depuis le 5 novembre. Prof de biologie à la retraite, elle est venue aider Odette à préparer son déménagement. Après six

mois passés à l'hôtel, la septuagénaire a enfin obtenu un logement temporaire. Pendant qu'elles discutent, assises sur le lit d'Odette, sa chatte, Pépette, postée à la fenêtre, regarde passer les voitures sur le large boulevard Sakakini. « *Ces immeubles qui se sont effondrés, ça m'a profondément remuée* », raconte Claudette. « *Je ne pouvais pas rester sans rien faire* ». Alors, pour pallier l'absence de cuisine dans les chambres d'hôtel, elle se lance avec trois autres personnes dans la préparation quotidienne de repas. Entre le 28 décembre et le 30 mars, 7 jours sur 7, le petit groupe se débrouille pour cuisiner pour 20, 30 ou 40 personnes. « *Les commerçants de Noailles nous donnaient des légumes, des fruits, du riz...* ». Pendant plusieurs semaines, Claudette et ses acolytes débarquent ainsi chaque soir avec leurs marmites à l'Ibis Budget. « *Je crois que ces repas partagés ont permis aux délogés de cet hôtel de se rencontrer vraiment, de créer ces liens, cette solidarité* », avance-t-elle. Le petit groupe de cuisiniers bénévoles a fini par abandonner sa mission pour cause d'épuisement - Claudette en a d'ailleurs gardé les cervicales bloquées pendant plusieurs semaines.

À égalité dans la galère

Une autre occupante de l'Ibis Budget se souvient, presque avec nostalgie, de ces dîners dans le hall de l'hôtel. Élise, 33 ans et de grands yeux bleus, était la voisine de Sharon à la Belle-de-Mai. Elles sont arrivées ensemble à l'hôtel début mars. Institutrice, la jeune femme s'est d'abord sentie un peu coupable de profiter des repas préparés par les bénévoles. « *Contrairement à d'autres, j'avais de quoi m'acheter à manger à l'extérieur.* » Mais elle a décidé de ne pas se mettre à l'écart du groupe. « *Finalement, on se retrouve à égalité dans la galère... Et puis, ça faisait du bien de savoir qu'un repas chaud m'attendait chaque soir !* ». Elle comprend aussi rapidement que c'est là qu'elle va pouvoir glaner des informations. « *Parce que la mairie vous évacue, vous met dans un hôtel, et ensuite, plus rien.* » Cette solidarité va aussi l'aider à surmonter l'incertitude, l'attente, les crises d'angoisse. « *J'avais parfois l'impression que j'allais devenir folle dans cette chambre d'hôtel.* » Aujourd'hui, installée dans un nouvel appartement, Élise dit aussi que cette



expérience lui a fait relativiser beaucoup de choses. « *Quand je vois Houaria, qui a passé deux mois à l'hôtel avec ses quatre enfants, mes problèmes au boulot ou avec ma propriétaire me semblent bien insignifiants.* ». C'est avec cette maman algérienne qu'elle a noué le plus de liens. Elle lui rend visite régulièrement, dans l'appart-hôtel proche du Vieux-Port où elle a été temporairement relogée. « *Ce que l'on a vécu, c'est dur, mais on en sort grandi.* »

Son ancienne voisine, Sharon, se sent elle aussi transformée. « *Quand tu n'as plus de maison, plus de repères, tu n'as plus de barrières non plus.* ». Cela signifie pour elle changer de regard, apprendre à connaître des personnes avec lesquelles elle n'aurait pas discuté spontanément, dans son ancienne vie. « *Cet événement, ça bouleverse ta vie, mais ça te remet complètement dans la vie, aussi. Des choses magnifiques se passent... Ça pousse à prendre des risques, à oser.* » Dans sa petite chambre d'hôtel, à l'origine aseptisée mais qu'elle a décorée de photos de ses enfants et de dessins, elle montre un petit flacon d'eau de Lourdes. « *C'est Odette qui me l'a rapporté de là-bas, elle y est allée avec sa fille il y a quelques jours* », sourit Sharon, elle qui croit plus en l'humain qu'au bon Dieu. « *Ça veut dire qu'elle a pensé à moi... et ça, on ne pourra pas nous l'enlever. C'est précieux.* »